

ces cénacles, fermés à toute influence protestante et anglaise, que notre race s'était retirée, afin de vivre, sous la direction de l'homme de Dieu, la vie catholique et française. C'est là que notre peuple se multiplia avec cette rapidité étonnante que l'on trouve seulement chez les races fortes et vertueuses. C'est là enfin que se formèrent les futurs défenseurs de nos droits. Le prêtre ouvrit d'abord des écoles ; plusieurs de ces écoles se transformèrent en collèges ; et après cinquante ans d'efforts, surgissait une pléiade d'hommes instruits, qui combattirent avec fierté et avec succès pour la reconnaissance entière de nos droits.

Ce temps de lutttes et d'angoisses dura un siècle. Aujourd'hui, notre nationalité est assurée de vivre. Et quiconque veut écrire avec impartialité cette page de notre histoire — serait-il aussi antipathique à toute idée et à toute œuvre catholique que ce M. Siegfried qui a écrit dernièrement sur le Canada — est forcé d'admettre que notre nationalité doit son salut au clergé : " Hâtons-nous de reconnaître, dit-il, que l'Église Catholique tient, sur les bords du Saint-Laurent, une place à part, qu'elle a de tout temps été pour ses disciples une protectrice fidèle et puissante, que notre race et notre langue leur doivent peut-être (?) leur survivance en Amérique. . . . à bien des égards, les avantages archaïques qu'elle conserve sont la reconnaissance de services rendus à notre nationalité. N'est-elle pas doublement chère aux Canadiens, qui voient en elle non seulement le représentant de leur foi, mais encore le défenseur attitré de leur race " ?



Voilà l'œuvre du clergé dans le passé. Maintenant veut-on savoir si son dévouement à la cause nationale demeure aujourd'hui aussi vivace, que l'on regarde son action en matière d'instruction et de colonisation. Personne n'ignore que ces deux questions sont aujourd'hui, pour notre pays les questions vitales, et que le clergé presque seul travaille à les résoudre. Reconnaissons donc ses généreux efforts, et avouons que, depuis la fondation de la colonie, il

1 Pour un Français émancipé comme M. Siegfried, c'est certainement un fameux archaïsme que de laisser l'Église libre.